

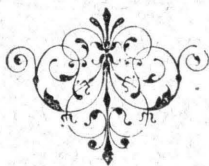
UN

PRÉDICATEUR POPULAIRE CATHOLIQUE

LE CURÉ RÉGUIS

PAR

S. MAILLET

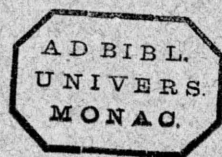


MONTAUBAN

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE J. GRANIÉ

14, Avenue Gambetta, 14

—
1891



9

416 224 356 800 12



8 Homil. 1127
(4,117)

UN

PRÉDICATEUR POPULAIRE CATHOLIQUE

LE CURÉ RÉGUIS

THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

En Juillet 1891

PAR

S. MAILLET

BACHELIER ÈS LETTRES

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



MONTAUBAN

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE J. GRANIE

14, Avenue Gambetta, 14

1891

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE FRANCE

Académie de Toulouse

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

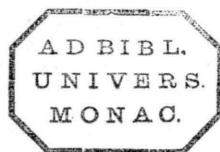
Professeurs

MM.
MONOD, *, ☉ I., Doyen, *Dogmatique.*
BRUSTON, ☉ I. *Hébreu et critique de l'A. T.*
WABNITZ, ☉ I. *Exégèse et critique du N. T.*
DOUMERGUE, ☉, *Histoire ecclésiastique.*
LEENHARDT, ☉, prof. adjoint, *Sciences physiq. et naturelles.*
N***, *Morale et Éloquence sacrée.*
N***, *Philosophie.*
H. Bois, chargé d'un cours de *Philosophie.*
MONTET, chargé d'un cours de *Grec et de Latin.*
PÉDÉZERT, *, ☉ I., professeur honoraire.

Examineurs

MM. MONOD, *, ☉ I., *Président de la soutenance.*
LEENHARDT, ☉,
WABNITZ, ☉ I.,
MONTET.

La Faculté ne prétend approuver ni désapprouver les opinions
particulières du Candidat.



A MES PARENTS

TÉMOIGNAGE D'AFFECTION ET DE RECONNAISSANCE

A MA SŒUR, M^{me} L. REYNIER

S. M.

INTRODUCTION

Autrefois, les fidèles remplissaient nos temples, aujourd'hui ils les désertent ; ceux même qui viennent entendre les discours religieux n'en sont pas touchés. Pourquoi cela ? Le christianisme aurait-il perdu de sa puissance sur les âmes, dans notre pays ? — Les réveils qui se produisent dans plusieurs de nos églises, à cette heure même, parlent assez haut pour nous préserver d'une telle crainte.

Cette défaveur dont souffre la chaire chrétienne, d'où vient-elle donc ? A cette question, on a répondu que ce mal avait plusieurs causes : La *tribune* qui attire à elle, à cette époque, toute l'attention publique ; la *presse* qui éloigne nos pensées de la religion ; l'*hostilité* contre tout ce qui est religieux, qui n'a jamais cessé dans le pays de Voltaire, et qui éclate des régions les plus hautes aux régions les plus basses ; enfin, l'*indifférence* pour tout ce qui ne se rapporte pas aux biens et aux maux de la vie présente (1).

(1) J. Pédézert, « Quelques remarques sur la prédication contemporaine » (*Revue théologique*, juillet-septembre 1890).

Ces raisons ne sont pas sans importance, sans doute. Cependant, sont-elles vraiment la cause du discrédit dans lequel est tombée la prédication chrétienne ? Nous ne le pensons pas. Tout au plus sont-elles sérieuses, appliquées à nos auditoires de ville ; et encore, n'est-il pas bien certain que ces raisons soient des causes plutôt que des effets. S'il est vrai que notre peuple est si indifférent, même si hostile au christianisme ; si la tribune et la presse passionnent un public toujours grandissant tandis que la chaire chrétienne l'ennuie et le disperse, la faute n'en serait-elle pas tout d'abord à ses orateurs ? Cette question s'est présentée plus d'une fois à notre esprit, à la vue de nos auditoires distraits et si peu nombreux. Elle s'est posée aussi à nous, pour nous-même : pourquoi sommes-nous si rarement atteint dans notre conscience par la prédication de la parole de Dieu ? Pourquoi tant de sermons, même des meilleurs, produisent-ils sur nous une impression si fugitive que nous nous sommes surpris souvent incapable de répéter ce que nous venions d'entendre quelques heures ou quelques jours auparavant ? Cependant, nous, nous ne sommes ni hostile, ni indifférent aux choses de Dieu. Mis en face de ce problème, nous n'avons pu trouver qu'une réponse : la prédication n'est pas ce qu'elle doit être. Elle aussi, plus encore que la liturgie, a besoin d'une réforme. De cette réforme, dépend l'avenir du Christianisme dans notre pays. A nous de la comprendre et de la produire.

Ce qu'elle doit être, nous essaierons de le rechercher dans cette étude, avec tout le soin dont nous

serons capable, en donnant comme exemple les discours du curé Réguis.

« Réguis, curé du diocèse de Gap, ci-devant dans celui d'Auxerre », voilà tout ce que nous savons de la vie de notre prédicateur. La date de sa naissance, celle de sa mort nous sont inconnues ; son origine ne l'est pas moins. Il vivait vers la seconde moitié du XVIII^e siècle. On doit considérer la vie de Réguis comme une de ces existences oubliées, enfouies dans les soins obscurs du ministère, et sa prédication, comme n'ayant pas eu de retentissement, si ce n'est dans le cercle assez limité de son action pastorale. Ce qui nous console en partie de cette pénurie de renseignements, ce sont les six volumes de sermons qu'il nous a laissés. Réguis publia, en effet, successivement deux séries de discours ou deux Dominicales ayant pour titre : « *La voix du pasteur* » (1). Les sermons de la première Dominicale sont beaucoup plus courts et plus simples que ceux de la seconde. L'auteur nous donne lui-même l'explication de ce fait dans sa préface à la deuxième série : « La première Dominicale, dit-il, n'est guère faite que pour la campagne et pour les petites villes de province : celle-ci embrasse, si je ne me trompe, les devoirs, les vices et les vertus de toutes les conditions. »

Dans la préface à la première Dominicale, le curé

(1) La première Dominicale, publiée en 1771, pour la première fois, à Paris (2 vol. in-12), comprend cinquante-trois sermons. La deuxième Dominicale, publiée en 1773 (4 vol. in-12), renferme le même nombre de discours.

de Gap exprimait des scrupules et des craintes sur le succès que ses prônes pourraient avoir auprès du public. Ce n'était pas son dessein de les publier; aussi, dit-il, « il n'a fallu rien moins que le suffrage, et, si j'ose le dire, les sollicitations de plusieurs personnes éclairées pour me faire vaincre une certaine répugnance dans laquelle il y a vraisemblablement plus d'amour-propre que de modestie. Le jugement du public... fera connaître si j'ai été bien ou mal conseillé ». — L'accueil fut favorable et détermina Réguis à offrir au public une autre Dominicale plus étendue. Cette faveur du public n'a pas lieu de nous étonner : le contraire seul aurait pu nous surprendre.

Avant d'étudier l'orateur, il sera aussi intéressant qu'utile de faire connaissance avec l'homme, le chrétien et le pasteur. — Le trait saillant du caractère de Réguis, c'est la bonté. Le terme dont il se sert pour désigner ses auditeurs suffirait à lui seul à le montrer. Ses paroissiens ne sont pas, pour lui, des étrangers ni même seulement des frères. Ils sont plus que des amis, plus que des frères, ils font partie de sa famille, ils sont sa famille, « ses chers enfants ». Il les aime, en effet, comme une mère aime les siens, il ne vit que pour eux, ils sont l'objet de sa sollicitude la plus tendre. Les voit-il marcher dans la voie du mal, son cœur en est profondément attristé. Est-il obligé de les censurer, il ne peut s'y résoudre qu'avec chagrin, encore ne peut-il le faire qu'en les suppliant au nom de leur bonheur éternel : « Mes chers paroissiens, mes chers enfans en Jésus-Christ, vous qui êtes l'unique objet de mes soins et de ma sollicitude, l'unique objet de mes peines et de mes consolations,

vous de qui dépendent et les douleurs et les amertumes de ma vie, faut-il que vous me forciez à vous dire des choses dures ! Ah ! qu'il en coûte à mon cœur pour m'exprimer de la sorte ! Que je serais heureux, si je n'avais que des louanges à vous donner, jamais de reproches à vous faire ! pardonnez-les, je vous en conjure, mes très chers frères, à l'inquiétude que me donne votre salut » (1).

Cette bonté ne dégénérerait pas en faiblesse chez Réguis. Malgré son affection toute paternelle pour ses paroissiens, il ne craint pas de leur dire leur fait, sans détour. Avec quelle indignation et quelle vigueur, il apostrophe ces personnes qui ont toujours la prière sur les lèvres et dont les pensées et les actes sont toujours en opposition avec la volonté de Dieu ! « Mais quelle est donc votre intention, lorsque vous venez à l'église, que vous assistez à la messe, que vous faites, soir et matin, ce que vous appelez votre prière ? Elle est, dites-vous, de faire un acte de religion, de rendre à Dieu l'honneur et la gloire qui lui appartiennent. O aveuglement ! ô impiété ! vouloir honorer Dieu par des mensonges, c'est-à-dire vouloir lui plaire par ce qui l'offense, vouloir le glorifier par ce qui l'outrage. O aveuglement ! ô abomination ! avoir le nom de Jésus-Christ sur les lèvres et le tenir crucifié dans son cœur ; allier ce qu'il y a de plus saint avec ce qu'il y a de plus détestable, le service de Dieu avec le service du démon ; offrir à Dieu dans la prière une âme que l'on prostitue au péché ; prostituer au

(1) Première Dominicale, t. I, p. 450, « Sur le peu de fruit qu'on retire de la parole de Dieu. »

péché une âme que l'on offre à Dieu dans la prière » (1)!

A la bonté et à la fermeté joignons l'humilité, et nous aurons une idée assez exacte du caractère de Réguis. Cette vertu, la première de toutes, il la possède à un haut degré. Quelle simplicité dans son style! Quelle modestie quand il parle de lui-même! Il se reconnaît le plus grand des pécheurs; il réclame l'indulgence de ses paroissiens; il se recommande à leurs prières : « Je n'ai de mon propre fond que le mal et l'inclination au mal. S'il y a quelque chose en moi qui soit digne d'estime et de louange, c'est un bien qui ne m'appartient pas... La malheureuse liberté de faire le mal et le maudit penchant qui m'y porte sont la seule chose que je trouve dans mon propre fond » (2).

Connaître l'homme, c'est connaître le chrétien et le pasteur; ils ne sont qu'un. Chrétien? Réguis l'était, et quel chrétien! Il suffit de vivre quelque temps dans son intimité, de l'entendre parler, de le sentir vivre pour devenir soi-même meilleur. Plus on le lit, plus on veut le lire, parce que dans toutes les pages de ses discours il y a une âme chrétienne qui vibre et qui fait vibrer, à leur tour, les fibres de notre âme. Le péché, il en a connu toute l'horreur et la gravité, il en a gémi, mais il a trouvé en Jésus un Sauveur et en Dieu un Père qui pardonne et fortifie.

Écoutons-le un moment parler de l'amour de Dieu. Il vient de constater l'insuffisance des biens du monde pour donner la paix et la joie au cœur de l'homme, et, dirigeant ses regards vers le ciel : « Il n'y a que vous,

(1) Première Dominicale, t. I, p. 139, « Sur la prière du pécheur. »

(2) Deuxième Dominicale, t. III, p. 468, « Sur l'humilité. »

mon Dieu, il n'y a que vous qui puissiez procurer à notre âme un bien-être solide et des douceurs sans amertume, puisqu'avec vous les amertumes se changent en douceur et en consolation...

« O mon Dieu! vous êtes un trésor que rien n'est capable de nous ravir. On pourra me dépouiller de mes biens, m'enlever ma réputation, m'arracher la vie. On pourra m'éloigner de mes parens, me séparer de mes amis; mais de vous, ô mon Dieu, jamais. Dans quelque lieu que j'aie, quoiqu'il m'arrive, dans quelque situation que je me rencontre, je vous trouverai partout. Oh! qu'il est bon de s'attacher à vous, heureux celui qui vous aime et qui n'a d'espérance qu'en vous » (1).

Aussi, Réguis jouit-il de la joie de son salut; la mort a perdu pour lui son aiguillon, « quitter le monde pour aller à Jésus-Christ, c'est le vrai triomphe. Je quitte le monde où tout est pour moi un sujet de crainte et d'alarmes continuelles, un sujet d'affliction et de gémissements... et je retourne à mon père; je vais à Jésus-Christ, le centre de mon bonheur, la joie de mon âme, l'objet unique de mes désirs et de mes espérances, celui en qui j'ai mis toutes les affections de mon cœur; je vais l'embrasser et le posséder pour toujours, et il ne m'échappera jamais » (2).

Le grand chrétien fait le bon pasteur. L'amour des âmes, la passion des âmes je devrais dire, remplissait le cœur de Réguis. Adolphe Monod tremblait

(1) Première Dominicale, t. II, p. 274, « Sur l'amour de Dieu. »

(2) Deuxième Dominicale, t. III, p. 26, « Sur la reconnaissance envers Dieu. »

pour ses auditeurs, Réguis tremble lui aussi pour les siens, comme s'il s'agissait de sa perte : « Je vous le répète en tremblant », disait Ad. Monod ; « votre pasteur tremble nuit et jour pour le salut de vos âmes », disait Réguis (1). — Il tremblait et il travaillait. Rien ne lui coûte, en effet, quand il s'agit de son troupeau ; tout ce qu'il a, il le lui donne : liberté, temps, repos, santé. Il lui sacrifie tout, sa vie même si le salut d'une âme peut en dépendre : « Je compte pour rien les fatigues du saint ministère, rien ne coûte quand on aime. Est-ce que je ne vous aime point ? Oh ! qu'aimerais-je donc, si je ne vous aimais pas ! Nous lisons dans l'Ancien Testament, et Jésus-Christ l'a répété dans le Nouveau, que l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse. Ma chère paroisse, tant que je serai votre pasteur, vous serez mon épouse ; père, mère, frères, sœurs, parens, amis, je puis vous aimer encore ; mais l'épouse que Dieu m'a donnée m'est infiniment plus chère que vous... » — Sa tâche, Réguis ne la limite pas au dimanche. Il entend paître ses brebis chaque jour, aller à la recherche de celles qui se sont égarées et les ramener toutes au bercail. Il court au loin dans les campagnes, tantôt pour donner aux enfants, aux domestiques, aux vieillards des instructions qu'ils ne viendraient point assez souvent chercher à l'Eglise, tantôt pour visiter les malades et administrer les sacrements, et cela, il le fait, par tous les temps, malgré tous les obstacles, « sans que ni les rigueurs de l'hiver, ni les chaleurs de l'été, ni les ténèbres de la nuit,

(1) Première Dominicale, t. I, p. 410, « Sur les devoirs des pasteurs. »

ni la distance des lieux, ni la difficulté des chemins puissent l'en dispenser » (1).

Ailleurs, Réguis représente le pasteur sous les traits d'un père d'une nombreuse famille, dans laquelle se trouvent toutes sortes d'esprits, d'humeurs et de caractères. Ce père doit se mettre à la portée de chacun, prendre tour à tour mille formes différentes, changer de ton et de langage, tantôt ferme jusqu'à la sévérité, tantôt indulgent et condescendant presque jusqu'à la faiblesse.

Nous ne pouvons résister au désir de transcrire cette page remarquable, malgré les citations nombreuses déjà faites : Elle nous fera connaître à la fois ce que doit être tout pasteur, et ce que le pasteur fut chez Réguis. Saint Paul disait qu'il se faisait tout à tous, les lignes qui suivent ne sont qu'un commentaire magnifique de cette belle parole de l'apôtre : « Tantôt, dit-il, il faut déployer toutes les richesses de sa miséricorde et paraître rempli de confiance jusqu'à prendre sur soi tout ce qui effraie les âmes timides et produit en elles une crainte excessive qui approche du désespoir. Tantôt, il faut faire la peinture effrayante des jugemens de Dieu, pour troubler ces consciences que la longue habitude du mal a rendues comme insensibles : ces pécheurs endurcis qui ne craignent rien, lors même qu'ils ont un pied dans l'enfer. Il faut employer, tour à tour, souvent tout à la fois, les caresses et les réprimandes ; les prières et les menaces ; les louanges et les reproches, suivant le

(1) Première Dominicale, t. I, p. 401, « Sur les devoirs des pasteurs » (deuxième discours).

temps et les circonstances. Comme la grâce agit sur les cœurs de mille manières, le pasteur, qui est le ministre de la grâce et qui doit être l'image de Jésus-Christ, est obligé de donner à sa tendresse et à son zèle des mouvemens différens et des formes différentes, suivant les dispositions et les besoins de chacun. Faites-vous des progrès dans la vertu ? votre pasteur doit vous suivre de l'œil et s'élever avec vous, ouvrir à vos yeux les trésors de la sagesse et de la science cachés en Jésus-Christ. Retournez-vous en arrière ! il doit revenir sur ses pas et reculer, pour ainsi dire, avec vous ; entrer dans vos faiblesses, compatir à vos infirmités. Avec les ignorans et les faibles, il doit être comme une poule qui réchauffe ses petits sous ses ailes. Avec les sages et les parfaits, il doit être comme une aigle qui vole au-dessus de ses petits pour leur apprendre à voler. Que sais-je enfin ? Il est obligé de se montrer sous autant de formes qu'il y a de caractères différens dans sa paroisse. Chargé devant Dieu de toutes les âmes, il ne doit jamais les perdre de vue. Les unes s'égarent, il faut les rappeler ; les autres sont perdues, il faut les chercher ; celles-ci sont faibles, il faut les fortifier ; celles-là sont malades, il faut travailler à leur guérison. Instruire les ignorans, reprendre les pécheurs, corriger les abus, crier au scandale, bon Dieu ! quel travail et quelle source d'inquiétudes, combien de mesures à garder ! que de précautions à prendre, d'esprits difficiles à ménager ! » (1).

(1) Première Dominicale, t. I, p. 405, « Sur les devoirs des pasteurs » (deuxième discours).

On le voit par ces quelques citations, Réguis fut un vrai et bon pasteur ; il connut à fond l'art d'enfanter les âmes à la vie chrétienne et sut le pratiquer : ses sermons en sont la preuve irréfutable.

Connaissant Réguis comme chrétien et comme pasteur, il nous sera tout ensemble plus facile et plus agréable maintenant d'étudier ce qu'il fut comme orateur. Cependant, avant d'entreprendre ce travail, il ne sera pas, sans doute, hors de propos de nous transporter, pour un instant, au milieu des circonstances du temps où il vécut, ces circonstances étant tout à fait particulières.

Réguis, avons-nous dit, vivait à Gap, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle ; c'est assez dire qu'il appartient à l'époque la plus insolemment irrégieuse.

Depuis la mort du dévôt Louis XIV, les passions, un moment contenues, se déchaînèrent de toutes parts. L'amour du plaisir, et à sa suite tous les vices et l'impiété relevèrent fièrement la tête avec Philippe d'Orléans et son digne ministre, le cardinal Dubois. Tous les sentiments, tous les actes proscrits par la morale et la religion s'étalèrent au grand jour : plus de Dieu, plus de conscience, plus de moralité. Dès lors, tout fut permis, sauf de faire le bien. Tout ce qu'il y avait de plus sérieux et de plus saint, fut l'objet des attaques, de la dérision, des sarcasmes des philosophes que le faible et voluptueux Louis XV soutenait et de son exemple et de son autorité. Jeter le ridicule sur les ministres de la religion ; relever toutes les erreurs qu'elle pouvait renfermer, attaquer l'Évangile, distiller le venin de l'immoralité, telle fut l'œuvre de ces hommes.

« C'est, s'écrie Réguis, un torrent de malice et de corruption, qui, après avoir inondé la capitale et renversé toutes les digues, se déborde dans les provinces, reflue jusque dans nos campagnes, et apporte aux habitants des villages, même chez le plus bas peuple, ces maximes affreuses qui leur apprennent à ne rien croire, à ne rien respecter pendant leur vie, comme s'il n'y avait rien à espérer, ni à craindre après la mort » (1).

Comment aurait-il pu en être autrement, quand rien n'était là pour en préserver ce pauvre peuple; quand tout contribuait, au contraire, à le séduire, à le corrompre; quand ceux-là mêmes dont la mission a été, de tout temps, de sauver les hommes, se plaisaient à les perdre, tant par leur silence, que par leur conduite. « Le clergé, délivré de toute contrainte, ne songea plus qu'à jouir à son aise de ses prérogatives et de ses richesses; au lieu d'ecclésiastiques dévoués, on eut des évêques mondains, des abbés de salon, qui, en adoptant les mœurs du siècle, s'imaginaient regagner ses sympathies, et ne recueillaient que ses dédains. Le peuple, qui juge d'une religion d'après ses ministres, donna raison aux philosophes qui attaquaient cette église déchue » (2).

A voir cette fièvre antimorale et antireligieuse, qui faisait palpiter la France, plusieurs étaient tentés sans doute, de se demander si le christianisme n'avait pas fait son temps. — Réguis, en présence de

(1) Première Dominicale, t. I, p. 167, « Sur les ennemis de notre salut » (deuxième discours).

(2) Chastel, *Histoire du christianisme au XVIII^e siècle*, p. 233.

cette angoissante question, étudie les bases du christianisme, il les voit fortes et fondées. Désormais, certain que le terrain ne lui manquera pas sous les pieds, il va au combat assuré que la cause de Dieu aura, en définitive, la victoire; et comme les prophètes de l'ancienne alliance, il s'écrie : « Vous passerez vous-mêmes, esprits orgueilleux, qui avez enfanté ces ténèbres, qui les multipliez, qui vous y plaisez comme dans votre élément, qui vous nourrissez de mensonges et de corruption..., vous passerez, vous et vos ouvrages; vous serez, ainsi que tant d'autres qui vous ont précédés, la preuve éclatante de ce qui est écrit au livre de Job (ch. 20). La gloire des impies est bientôt passée, la joie de l'hypocrite n'est que d'un instant. Son orgueil s'éleva-t-il jusqu'au ciel, sa tête toucha-t-elle les nues, il périra à la fin, il sera rejeté comme un fumier, et ceux qui auront vu sa grandeur passée diront : où est-il?... » (1)

Homme de cœur, chrétien remarquable, pasteur fidèle, dans un temps de scepticisme et d'immoralité, tel nous apparaît Réguis. C'est assez dire avec quel intérêt nous pourrions étudier maintenant chez lui l'orateur.

(1) Première Dominicale, t. II, p. 512.

PREMIÈRE PARTIE

FOND DE LA PRÉDICATION DE RÉGUI

CHAPITRE PREMIER

LA DOCTRINE

Régui n'est pas un théologien. Comment aurait-il pu l'être au sein d'une église qui se donne comme autorité infaillible en matière de foi et menace de foudroyants anathèmes tout homme qui ose examiner et discuter ce qu'elle enseigne : examiner c'est douter, et discuter c'est s'insurger.

Aussi Régui fait-il peu de dogmatique dans ses discours, et celle qu'il prêche ne s'écarte-t-elle pas sensiblement, en général, de la dogmatique catholique. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire ses sermons sur la religion, la confession, la communion, la messe, etc. Nous n'insisterons donc pas sur ses erreurs doctrinales qui sont celles du catholicisme, connues de tous. Nous nous bornerons à relever les points dogmatiques qui lui appartiennent en propre et font son originalité.

Malgré les nombreuses erreurs que l'on constate chez Régis, ce n'est pas sans une grande surprise, surprise fort agréable en vérité, qu'on parcourt pour la première fois ses discours. Plus on avance dans sa lecture, plus on est étonné de trouver un enseignement aussi évangélique, un souffle religieux aussi puissant, une indépendance aussi grande vis-à-vis des dogmes principaux de l'Église catholique. Le lecteur s'attendait à de longues dissertations sur l'autorité de l'Église, sur la soumission aveugle à sa doctrine, l'intercession des Saints et de la Vierge, l'adoration des images, etc., et il trouve un enseignement moral, pratique, fondé sur l'Écriture interprétée librement à la lumière de la raison et de la conscience.

La *Bible*, voilà en effet la source de la doctrine de Régis. C'est elle qui est la base de toute sa prédication, et la norme de sa foi. Il la connaît dans toutes ses parties, la sait et la cite par cœur. Ce n'est pas trois ou quatre citations qu'on rencontre par discours, mais dix, douze, sans compter les allusions indirectes et les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament dont il aime à illustrer ses exhortations. Cherche-t-il, par exemple, à montrer que l'oisiveté est la mère de mille vices et de mille misères, il ne trouve pas de meilleures preuves à donner à l'appui de ses affirmations que les récits de la vie de Samson, de David et de Salomon.

Veut-il établir la puissance de la foi : « Ah ! mes frères, qui nous la donnera cette foi vive ! une foi semblable à celle de Zachée... à celle des deux aveugles... à celle des dix lépreux... à celle de cette femme malade depuis plusieurs années d'une perte de sang

qui vint toucher les franges du vêtement de Jésus. » S'agit-il de faire connaître l'amour de Dieu et les richesses de sa miséricorde, aussitôt les paraboles de l'enfant prodigue et de la brebis perdue se présentent à son esprit : « Tantôt, dit-il, c'est un père qui retrouve un de ses fils qu'il croyait perdu : Voilà mon enfant, ah ! c'est lui-même ! il lui saute au col, le serre entre ses bras : vite, vite, les plus beaux habits ; qu'on tue le veau gras ; qu'on se réjouisse ; mon enfant, mon cher enfant, je te croyais perdu, te voilà retrouvé, je mourrai content. Tantôt, c'est un pasteur qui abandonne son troupeau, pour courir après une brebis égarée, qui la retrouve, la charge sur ses épaules, la rapporte au bercail : ma chère brebis, que tu me causes de joie ! je goûte cent fois plus de plaisir pour t'avoir retrouvée, que je n'en aurais eu si je ne t'avais jamais perdue » (1).

L'usage fréquent que Régis fait des paroles et des récits bibliques, nous montre quelle valeur il accordait aux Livres saints. Pour lui, en effet, la Bible est la Parole de Dieu, inspirée par le Saint-Esprit « lumière pure et infaillible, la force toute puissante, la plus douce consolation de nos cœurs » (2). Elle seule peut nourrir notre âme comme les aliments nourrissent notre corps et produire en nous la conversion et la sanctification. Elle seule peut suffire à nous conduire vers Dieu, car elle est la vérité, or, la « vérité, qui que ce soit qui l'annonce, n'est ni plus ni moins la vérité ». « Quand même je me contenterais

(1) Première Dominicale, t. I, p. 431, « Sur la confiance en Dieu. »

(2) Deuxième Dominicale, t. I, p. 138, « Sur la parole de Dieu. »

de vous lire tous les dimanches le beau discours de notre Seigneur sur la montagne, sans vous dire un mot de plus, sinon, voyez si votre façon de vivre est chrétienne, cela devrait vous suffire » (1).

Cette Parole, elle ne doit pas être lue et méditée seulement par les prêtres, mais par tous les fidèles. Chacun a le droit de puiser dans ce trésor divin, car il a été donné par Dieu à tous les hommes.

Du reste, Réguis ne veut pas que ses paroissiens le croient sur parole. Sans cesse, il les engage à contrôler son enseignement avec le Livre de Dieu : « Parcourez toute la Bible, et trouvez-moi un seul endroit où Dieu promette du temps à ceux qui diffèrent leur conversion, vous en trouverez mille, au contraire, où il nous exhorte à profiter du présent, et à ne pas compter sur l'avenir » (2). « Lisez l'Évangile, lisez, lisez, ne vous étourdissez point, ne vous abusez pas » (3).

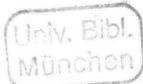
Lire la Parole de Dieu, c'est un droit pour tous, pour tout chrétien c'est, de plus, un devoir. « Après votre prière et cet examen de conscience, vous lirez dans le Nouveau Testament le chapitre d'où l'on a tiré l'Évangile du jour. Cette lecture disposera votre âme à recevoir, à retenir, et à mettre en pratique les instructions que nous vous faisons ici. »

Ailleurs : « Le dimanche après être sorti de vêpres, vous pourrez vous occuper, soit à la visite des malades, soit à consoler les pauvres et les affligés, soit

(1) Deuxième Dominicale, t. I, p. 134, « Sur la parole de Dieu. »

(2) Première Dominicale, t. II, p. 332.

(3) Deuxième Dominicale, t. II, p. 169.



à instruire vos enfants et vos domestiques, soit à lire le Nouveau Testament » (1).

Cette Bible que Réguis met entre les mains de tous ses paroissiens et qu'il leur recommande si souvent de lire, comment devront-ils la comprendre et l'interpréter? Devront-ils accepter aveuglément, sans discussion, tout ce qu'elle renferme, parce que ce livre est l'Écriture-Sainte? Devront-ils admettre tel ou tel sens pour la seule raison que l'Église l'a donné? Réguis ne paraît pas entendre ainsi la méditation de la Parole de Dieu, car, pour lui, il ne suffit pas que la foi soit simple; il faut qu'elle soit personnelle; acceptée librement, non imposée; éclairée, non obscure. Chacun a donc pour devoir de sonder en toute liberté les Écritures, base de sa foi, d'examiner tous les faits chrétiens, de les discuter, de les constater, de les combiner les uns avec les autres pour en voir la liaison, l'enchaînement et toute la suite : « La simplicité de la foi ne consiste point, dit-il, à croire aveuglément et sans raisonner, tout ce que la religion chrétienne nous enseigne; et il n'est pas vrai qu'il faille renoncer aux lumières de la raison pour être au nombre des croyants... Si vous raisonnez juste, si vous aimez la vérité, si vous la cherchez de bonne foi et avec un cœur droit, vous la trouverez nécessairement, et vous serez chrétiens. La raison vous conduira comme par la main jusqu'à la porte du sanctuaire de la foi » (2).

(1) Première Dominicale, t. II, p. 377-378, « Sur la sanctification du dimanche. »

(2) Deuxième Dominicale, t. I, p. 311, 312, « Sur la foi. »

Une bonne source ne saurait donner de l'eau amère. Or, Réguis puisant ses idées et ses enseignements à la source même de la Vérité, la Bible, sa doctrine, quoique souvent troublée par les eaux saumâtres du catholicisme qui viennent parfois se mêler à son cours, ne cesse pas d'avoir une pureté et une saveur toute évangélique.

Ce qui frappe tout d'abord, dans les discours du curé de Gap, c'est la grande place, je devrais dire la place entière qu'il donne à la personne de Jésus-Christ.

C'est en toute vérité qu'on pourrait écrire à la tête de ses volumes comme épigraphe, la belle parole de l'apôtre saint Paul : « Je ne veux savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ». La gloire de Jésus, l'amour de Jésus, le sacrifice et la Rédemption de Jésus, Jésus depuis la crèche jusqu'à l'Ascension, et depuis l'Ascension jusqu'aux siècles des siècles, voilà le contenu de la plupart de ses discours. Mais le point particulier sur lequel il revient sans cesse, c'est la Rédemption, le rachat des âmes à la perdition par le sang de Christ. Il sait que l'homme en accomplissant toute la loi de Dieu pourrait obtenir et mériter son salut. Mais il est également certain que même les bonnes œuvres qu'il peut faire sont trop rares et trop entachées d'égoïsme et d'orgueil pour être agréables à Dieu et lui ouvrir le ciel.

Jésus-Christ, voilà le Sauveur : « C'est lui, c'est le verbe fait chair, qui, en se roulant dans la fange de nos misères, nous a retirés de l'abîme profond de corruption où nous étions précipités. C'est lui qui, prenant la figure d'un pécheur et la forme d'un es-

clave, nous a rachetés de l'enfer en se donnant lui-même pour prix de notre rédemption... C'est lui qui nous donne un nouvel être, une nouvelle vie qui est une participation de sa vie... Plus loin : « Le chrétien a droit à une couronne que personne ne peut lui disputer, parce que Jésus-Christ la lui a conquise au prix de son sang, et qui ne sçauroit lui être ravie, dès qu'une fois il la tient, parce qu'elle est éternelle » (1).

Aussi, pour le chrétien, plus de crainte, mais une paix parfaite que rien ne peut troubler :

« Mon âme est en paix, s'écrie-t-il, à cause de la miséricorde infinie de mon Dieu... J'embrasse la croix de mon Sauveur, et je me repose tranquillement à l'ombre de cet arbre de vie. La voilà, la voilà, cette paix intérieure que donne Jésus-Christ, et que l'on ne trouve point hors de lui : paix solide, inaltérable... »

Et plus loin :

« Si quelque chose pouvait troubler cette paix intérieure, ce seraient les remords de ma conscience ; mais, dès l'instant qu'ils me piquent, je me jette entre les bras de Jésus-Christ ; je me cache dans ses plaies, je m'enfonce dans son côté ouvert ; je me baigne dans son sang ; qui est-ce qui me tirera de là ? Qui est-ce qui m'arrachera d'entre les bras de Jésus-Christ ? » (2). Ne croit-on pas entendre les paroles de l'apôtre saint Paul : « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? »

Ce salut opéré par Jésus sur la croix, nous nous l'approprions par la foi, non pas par une foi simple

(1) Deuxième Dominicale, t. I, p. 106, « Sur le chrétien. »

(2) Deuxième Dominicale, t. II, p. 360, « Sur la paix de la conscience. »

croyance, adhésion de l'esprit à certains dogmes d'une certaine Église, mais par une foi, confiance du cœur et don de soi-même à Jésus-Christ : « Être chrétien, dit Réguis, c'est croire en Jésus-Christ; or, croire en Jésus-Christ, c'est l'adorer comme votre Dieu; c'est l'écouter comme votre maître; c'est l'aimer comme votre Sauveur; c'est l'imiter comme votre modèle; c'est s'attacher à lui comme à la source de tout bien; c'est chercher dans son adorable personne les trésors de la science et de la sagesse qui y sont cachés » (1).

Cette foi nous unissant à Jésus-Christ comme le sarment est uni au cep, ce n'est plus nous qui vivons, qui parlons, qui agissons, qui pensons, c'est Jésus-Christ qui vit et agit en nous; aussi la foi vraie ne peut-elle être stérile, elle doit être une puissance morale qui transforme le cœur et la vie toute entière; car si elle est morte, elle ne sert qu'à nous rendre plus coupables devant Dieu :

« Réunissez maintenant dans votre imagination tous les siècles qui se sont écoulés depuis Jésus-Christ et tous les hommes qui ont cru et vécu en Jésus-Christ : rassemblez ensuite toutes les bonnes œuvres de tous les chrétiens ensemble..., toutes les œuvres de piété de tous les justes : voilà les fruits de la foi... C'est qu'elle est le principe seul solide, la source vivante et intarissable de tout le vrai bien qui se fait sur la terre » (2).

(1) Deuxième Dominicale, t. IV, p. 504, « Conclusion de la Dominicale. »

(2) Deuxième Dominicale, t. I, p. 285, 286, « Sur la foi. »

Pour que cette foi soit vivante et produise des fruits abondants, il faut que l'âme du chrétien demeure en communion avec son Dieu et son Sauveur par la prière.

La prière, elle est belle dans la bouche de Réguis, parce qu'elle est l'effusion vraie d'un cœur rempli d'amour pour son Seigneur. Elle n'est pas, comme la pratique l'Église catholique en général, une récitation béate et formaliste d'*Ave* ou de *Pater* adressés aux saints, à la Vierge ou à Dieu; elle est une conversation directe entre l'homme et Dieu, entre le pécheur et son Sauveur; car l'Éternel est toujours prêt à nous entendre et à nous exaucer : « Que de cérémonies! que de mystères pour aborder un grand du monde! il faut se présenter plusieurs fois à sa porte, attendre longtemps dans son antichambre avant d'obtenir une courte audience pendant laquelle on vous écoute froidement, et après laquelle on ne se souvient guère de ce que nous avons dit... Il n'en est pas de même avec vous, ô mon Dieu; si je suis dans ma maison, je n'ai pas besoin d'en sortir pour vous trouver; et si je suis dans les champs, il n'est pas nécessaire que je vienne vous chercher dans ma maison; je vous trouve partout, et pour m'introduire auprès de vous, je n'ai besoin de personne; je ne crains ni de vous lasser, ni de vous importuner; et je crains encore moins que vous ne puissiez pas faire ce que je vous demande, parce que rien ne vous est impossible » (1).

La prière est donc avant tout un acte spirituel, intérieur. C'est le cœur qui doit parler non seule-

(1) Première Dominicale, t. I, p. 434, « Sur la confiance en Dieu. »

ment la bouche, car c'est au cœur que Dieu regarde : « Nous savons, dit-il, que devant Dieu, quand le cœur est plein d'une piété sincère, toutes les postures, comme tous les temps et tous les lieux, sont parfaitement égales... Plût à Dieu que nous fussions des hommes assez intérieurs, assez peu sensibles aux choses extérieures, pour conserver l'esprit de recueillement et de prières, dans tous les temps et dans tous les lieux, même au milieu des plus grands troubles? Notre vie serait alors une prière continuelle » (1).

Quelle distance entre ce spiritualisme de Réguis et le formalisme froid et matérialiste du rosaire, du chapelet et des vaines redites qu'enseigne l'Église de Rome!

Adressée à Dieu, la prière, pour être efficace, doit passer par Jésus-Christ, le seul médiateur entre Dieu et les hommes, car nous n'avons par nous-mêmes aucun droit à nous approcher de Dieu, n'étant que de misérables pécheurs, révoltés contre notre Créateur, indignes de toute grâce, ne méritant que la condamnation et la mort. Réguis sent toute la solennité et la gravité qu'il y a pour une créature souillée de se présenter devant un Dieu saint. Comme les Hébreux dans le désert du Sinaï, il redoute de se trouver seul face à face avec Dieu; mais avec Jésus il est plein d'assurance, car il est son Sauveur et son garant : « Parler à mon Dieu, converser avec lui, moi qui ne suis que cendre et poussière; moi vile et indigne créature, je vais parler à mon Dieu, tout grand, tout puissant qu'il est, il veut bien le souffrir et se rendre

(1) Deuxième Dominicale, t. II, p. 120, « Sur la prière. »

attentif à ma prière. Oui, parce que je ne parle point et ne prie point en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ, son fils. Mes adorations, mes offrandes, mes actions de grâce, toutes mes prières ne peuvent être agréables à Dieu qu'autant qu'elles sont faites au nom de Jésus-Christ... Jésus-Christ est la bouche par laquelle je parle à Dieu et lui adresse mes prières » (1).

Arrêtons là cet examen rapide de la doctrine du curé de Gap, ou plutôt des idées particulières qui distinguent sa dogmatique de celle qui est enseignée dans le catéchisme et dans les chaires des églises romaines et concluons. Une question se pose : Pouvons-nous considérer Réguis comme un des nôtres? C'est avec bonheur que nous l'accueillerions dans nos rangs, car lui, tout le premier, nous attire par sa noble et belle âme, par sa piété communicative et profonde. Mais non, cela est impossible.

Réguis a certainement entrevu et compris une grande partie de l'Évangile, il n'a pu toutefois se débarrasser de bien des erreurs implantées dès son enfance, dans son âme, par l'éducation catholique. Il est parvenu jusqu'au bord du christianisme de Jésus-Christ et des apôtres; il n'a pas, le plus souvent, pénétré dans le cœur même de la Révélation. A côté d'affirmations claires et nettement évangéliques, des hésitations, des restrictions qui les atténuent sensiblement, et les contredisent même parfois. Les points qui paraissent les plus lumineux, comme la justification par la foi, ne laissent pas d'être souvent obscurcis ou voilés par les nuages du salut par les œuvres,

(1) Première Dominicale, t. I, p. 263, « Sur la prière. »

de sorte qu'on a l'impression que dans l'âme de cet éminent chrétien, se livrait encore une lutte entre la doctrine évangélique telle qu'il la trouvait dans l'Écriture et la doctrine du Concile de Trente.

Quoiqu'il en soit, malgré ces grandes lacunes, nous ne saurions trop louer Régis d'avoir mis à la base de sa foi et de son enseignement la Parole de Dieu; de l'avoir prise pour autorité absolue; d'avoir accepté pour lui et prêché pour tous le principe du libre examen; d'avoir mis Jésus à la seule place qui lui revient dans toute Église qui se réclame de son nom, c'est-à-dire, à la première après Dieu; d'avoir proclamé la nécessité de son œuvre rédemptrice; d'avoir enfin combattu, dans l'Église de Rome, le formalisme et le matérialisme qui ont fait de la plupart de ses fidèles un peuple d'idolâtres.

CHAPITRE II

LA MORALE

Le souffle spiritualiste et évangélique qui parcourt et vivifie la dogmatique de Régis, remplit et anime aussi sa morale. La foi en Jésus-Christ étant pour lui la source de toute vie chrétienne, il n'est pas étonnant que sa morale ait une fraîcheur et un goût tout particuliers.

Tandis que le catholicisme pose comme principe de sa morale l'obéissance complète aux ordonnances de l'Église, en sorte que la conscience se trouve engagée moins envers le devoir et envers Dieu qui le commande qu'envers l'Église qui prescrit certains actes religieux, la morale de Régis a pour principe et pour but : Dieu, l'amour de Dieu et la volonté de Dieu : « Vous êtes honnête homme; soit : vous avez des vertus, vous faites de bonnes œuvres; soit encore. Il y avoit chez les païens de fort honnêtes gens aussi, qui avoient beaucoup de vertus, et qui faisoient de bonnes œuvres, sont-ils entrés dans le ciel? Non; parce que tout cela n'avait d'autre principe que

l'amour-propre; parce qu'il n'y a rien de vraiment méritoire que ce qui se rapporte à Dieu; parce que rien ne peut être agréable à Dieu que par Jésus-Christ. Donnez tout votre bien aux pauvres : si ce n'est point en vue de Jésus-Christ, toutes vos aumônes sont perdues pour l'autre vie. Soyez l'homme du monde le plus irrépréhensible, le plus parfait : si votre intention principale n'est point de plaire à Dieu par Jésus-Christ, fussiez-vous plus vertueux encore et plus parfait, vous n'entrerez jamais dans le ciel » (1).

Toute œuvre n'étant vraiment bonne que par l'intention intérieure qui l'a produite, il en résulte que toutes les pratiques extérieures n'ont aucune valeur en elles-mêmes. Ce qui paraît au dehors ne doit être que le signe de ce qui est au dedans, et s'il n'y a rien au dedans, toutes ces démonstrations extérieures sont des mensonges : elles annoncent ce qui n'est pas, elles ne servent qu'à tromper les autres et à nous tromper nous-mêmes. Aussi Dieu, qui lit au fond des cœurs, les a-t-il en abomination, et regarde-t-il toutes les pratiques de dévotion, tous les exercices de piété comme des « grimaces » et de « pures mommeries » : « On regarde ses jeûnes, ses aumônes, ses longues prières, ses confessions, ses communions, tous les différents exercices qu'on s'est prescrits, et on s'arrête là, on se confie dans sa propre justice, et on perd son cœur de vue. C'est là néanmoins qu'il falloit porter la réforme, et c'est par là qu'il falloit commencer. Point du tout, on nettoie, on orne les dehors du vase,

(1) Deuxième Dominicale, t. IV, p. 505, « Conclusion de la Dominicale. »

on ne s'aperçoit pas qu'il n'y a rien au dedans qui respire l'odeur de la véritable dévotion » (1).

Combien nous sommes éloignés de la morale catholique, qui s'attache sans cesse à l'acte plutôt qu'à la disposition intérieure du cœur qui l'a provoqué; qui s'occupe de la direction des consciences plutôt que de la sanctification des âmes; qui met à la place de la morale la casuistique la plus jésuitique : trafic de prières, d'aumônes, de messes, d'indulgences, qui permet au fidèle de donner tout ce qui est à lui plutôt que de se donner lui-même; de faire prier plutôt que de prier; de faire l'aumône plutôt que la charité; d'accomplir toutes sortes de bonnes œuvres avec un cœur vendu aux passions les plus basses!

Où pourrait être, en effet, le renoncement à soi-même, que réclame Jésus de tous ses disciples, dans cette église dont le chef, représentant et vicaire de Celui qui « n'avait pas un lieu où reposer sa tête », habite le palais le plus somptueux, le plus vaste et le plus beau du monde, avec ses treize mille chambres, ses vingt cours, ses deux cent huit escaliers, ses peintures et ses sculptures, œuvres des plus grands génies artistiques : Raphaël et Lanzo?

Le renoncement vrai, Régis le connut; sans doute parce qu'il l'apprit à une autre école que celle du Vatican, à l'école de l'Évangile.

« Le renoncement du cœur, dit-il, est comme l'abrégé de l'Évangile, et, sans cela, nous ne sommes chrétiens que de nom. Que faut-il faire pour être

(1) Première Dominicale, t. II, p. 234, « La vraie et la fausse dévotion. »

sauvé? Renoncer au monde et à soi-même... Vous me ferez cent fois la même question, et cent fois je vous ferai la même réponse. Pourquoi? Parce que pour être sauvé, il faut s'attacher à Dieu, et qu'il est impossible d'être en même tems attaché à Dieu et au monde ou à soi-même... Cette morale est le vrai, le seul secret de vivre heureux dans ce monde-ci, et d'être éternellement heureux dans l'autre » (1).

C'est avec joie que nous recueillons ces fortes paroles, expression d'une foi ardente. — Nous avons d'abord été étonnés de la doctrine si évangélique, malgré ses lacunes, de cet humble prêtre. Notre étonnement se change en admiration en présence d'une morale si pure. Notre admiration, il est vrai, ce n'est pas à l'homme que nous la devons, mais à Dieu, l'auteur de toute grâce excellente, qui sait toujours se révéler à l'âme qui cherche la vérité avec humilité et sincérité, même au sein des plus épaisses ténèbres!

Régis avait trouvé Celui qui a dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » dans la méditation de sa parole et dans la prière. Qu'est-il surprenant que son cœur en ait été illuminé? L'apologétique protestante va souvent chercher bien loin ses arguments, en voilà un sans réplique, et c'est un curé du XVIII^e siècle qui le lui fournit.

(1) Deuxième Dominicale, t. IV, p. 193, « Sur la mort. »

DEUXIÈME PARTIE

LA FORME DE LA PRÉDICATION DE RÉGIS

CHAPITRE PREMIER

LA MÉTHODE

Le fond de la prédication de Régis dut certainement contribuer beaucoup à son succès : cette morale austère, cette doctrine sur tant de points évangélique, étaient bien faites pour frapper les esprits sérieux et les âmes troublées.

Cependant elles ne sauraient être envisagées comme la cause unique, même principale de son influence. Que de prédicateurs, dans notre Église, qui prêchent plus encore que le curé de Gap les vérités évangéliques, et qui ne réussissent à attirer au pied de leur chaire qu'un petit nombre d'auditeurs! Non, il faut le reconnaître, ce qui a fait de Régis un puissant prédicateur, c'est sa méthode, la conception pratique, réaliste et vraie qu'il s'est faite du discours religieux. A ce point de vue, il est tout à fait original et mériterait d'être mieux connu et apprécié. Son

exemple apprendrait à se chercher moins soi-même, et à donner plus d'attention aux autres; à étudier davantage les besoins de son troupeau. En le voyant prendre sur le fait et dans le sein même du foyer paternel les vices qu'il dépeint, on serait amené à faire comme lui; sa connaissance de l'homme pousserait à l'étudier.

La manière de traiter un sujet, de développer, d'épuiser une idée est toute de lui. Elle est fort différente de celle qu'adoptent les orateurs de la chaire. Par un scrupule louable sans doute, mais exagéré, selon nous, la plupart des prédicateurs se croient contraints de dissenter. Ils traitent leur texte comme on traite un sujet quelconque de littérature ou de philosophie. Ils veulent l'exposer sous toutes ses faces, le disséquer, le discuter et tirer de chacun des mots qu'il renferme un enseignement qui, le plus souvent, n'était pas dans l'intention de l'auteur sacré. Cette méthode offre un grand danger dans lequel beaucoup ne laissent pas de tomber. Que de prédicateurs, en effet, qui, au lieu d'éclairer leur texte par les développements qu'ils en donnent, lui ôtent de sa force et de sa clarté. Ils l'étouffent au milieu de mille petites remarques alors que quelques courtes paroles auraient suffi à le faire comprendre de tous. Après de tels sermons, l'auditeur sort du temple la tête fatiguée; il a retenu quelques détails intéressants, quelques idées secondaires; mais la pensée centrale et les idées maitresses lui ont totalement échappé.

Régis, plus sage, à notre avis, se contente de bien saisir la pensée principale, vraiment féconde et pratique de son texte. Il la sépare de toutes les idées

accessoires pour la mettre en pleine lumière; il l'explique en peu de mots dans l'exorde, et dès le début du discours en fait l'application directe à ses auditeurs. Il place ainsi en face de l'idéal, la réalité; en face de la sainteté, les vices qu'il a remarqués chez ses paroissiens, leur laissant le soin de faire la comparaison et de prononcer eux-mêmes sur eux-mêmes: « Nous faisons la peinture des mœurs, dit-il, afin que vous regardant là comme dans un miroir, et comparant ensuite ce que vous êtes avec ce que vous devriez être, vous soyez plus frappés de la distance prodigieuse qui se trouve entre votre croyance et votre façon de vivre » (1).

Voilà ce que vous devez être, ce que vous devez faire, — qu'êtes-vous, que faites-vous? Tout le discours n'a d'autre objet que la réponse à cette question. Le sermon compris ainsi n'est donc pas une dissertation plus ou moins savante sur un texte biblique, il est avant tout une étude du cœur humain, un portrait de mœurs ou une série de portraits dans lesquels chaque auditeur doit pouvoir se reconnaître.

Pour avoir une idée nette de la méthode de Régis, il suffit du reste de jeter les yeux sur quelques-uns des plans de ses discours. Prenons deux exemples: le premier emprunté au sermon « Sur les devoirs des enfans envers leurs pères et mères »; le second au sermon « Sur le pardon des ennemis ».

Dans le premier, au lieu d'énumérer les devoirs des enfans envers leurs parents, de montrer les raisons

(1) Deuxième Dominicale, t. I, p. 145, « Sur la parole de Dieu. »

pour lesquelles il faut les remplir, Réguis peint la conduite de ses auditeurs vis-à-vis de ce point particulier de la loi de Dieu :

« Je ne veux pas, dit-il, répéter froidement ce qu'on apprend au catéchisme... je ne viens pas vous apprendre quelles sont vos obligations envers ceux qui vous ont mis au monde; mais je viens vous apprendre ce que vous êtes, ce que vous méritez, ce que vous avez à craindre, lorsque vous y manquez » (1).

C'est là tout le contenu de son discours.

Dans le début du sermon « Sur le pardon des ennemis », la première idée qu'il énonce est qu'il croit superflu de leur montrer la nécessité de pardonner à un ennemi, car tout le monde est convaincu de cette vérité. « Mais, dit-il, il ne sera pas inutile, il est même très nécessaire de fouiller dans votre cœur, et de voir s'il est vrai que vous pardonniez à vos ennemis, comme vous le dites; très utile encore et très nécessaire d'examiner s'il est vrai que ce commandement soit aussi difficile et aussi dur que vous le prétendez » (2). Tout le sujet est ainsi épuisé, toutes les raisons passées en revue et pesées à leur juste valeur. Les auditeurs se sont reconnus dans les descriptions que Réguis a faites de leurs sentiments et de leurs actions. Ils ont été intéressés et atteints dans leur conscience, parce qu'ils ont compris que c'étaient eux-mêmes qui étaient en cause.

Cette méthode, qu'on retrouve dans tous les sermons de Réguis, nous paraît bien préférable à celle

(1) Première Dominicale, t. I, p. 102.

(2) Première Dominicale, t. II, p. 443.

que suivent la plupart des prédicateurs, surtout par ses résultats. Les auditeurs, en effet, sont en général plutôt aveugles sur eux-mêmes, sur l'état de leur propre cœur qu'ignorants des vérités évangéliques. La plupart connaissent la doctrine chrétienne, mais ne se l'appliquent pas. Ils voient bien la paille qui est dans l'œil de leur prochain, mais ne discernent pas la poutre qui est dans le leur.

Montrez-les eux-mêmes à eux-mêmes par des traits frappants où ils puissent se reconnaître, faites des portraits tellement ressemblants de leur vie qu'ils soient obligés de se dire : « tu es cet homme là », et vous aurez fait naître en eux le désir du pardon de Dieu en leur ouvrant les yeux sur leurs péchés.

A la règle, Réguis joint l'exemple : ses sermons sont, en effet, comme un miroir où chaque auditeur peut venir contempler sa laideur morale. Esprit observateur, perspicace, il fait passer dans ses discours la vie même du peuple auquel il s'adresse : chaque vice, chaque travers, même les sentiments les plus intimes de l'âme s'y trouvent dépeints. Ses portraits sont si réels, si vivants qu'ils placent le lecteur en présence même des personnes qui sont mises en scène. Il les voit, les entend parler, pénètre jusque dans leur cœur.

Voici comment Réguis s'y prend pour condamner les mariages d'argent, cause de tant d'unions malheureuses. Point de dissertation, un tableau. C'est à l'entretien de parents avarés avec leur fils qu'il nous fait assister : « Mon fils, je vous ai donné un excellent parti : c'est une fille déjà très riche et qui sera plus riche encore dans la suite; pour ce qui est de son carac-

tère et du mérite personnel, ce ne serait jamais fait si on voulait écouter tout le monde; il y a tant de mauvaises langues! On dit qu'elle n'est ni trop économe ni trop laborieuse, fort entière dans ses sentimens, légère, évaporée, aimant le jeu, la danse, les plaisirs, la parure. Ce sont là des défauts assez ordinaires à son âge; elle s'en corrigera. D'ailleurs, un mari est toujours le maître, et, après tout, quand on trouve du bien, il ne faut pas regarder de si près à tout le reste » (1).

Ailleurs Réguis veut montrer combien sont coupables les enfans qui manquent de respect et d'amour envers leurs parents. Il ne croit pas pouvoir mieux atteindre le cœur de ses auditeurs qu'en leur faisant entendre les plaintes d'un père sur la conduite de ses enfans : « Ah ! monsieur, je voudrais être mort, et je prie Dieu tous les jours de me retirer de ce monde, où je ne suis plus bon à rien, où je m'entends reprocher journellement le pain que je mange, et qui, la plupart du tems, est arrosé de mes larmes. Je suis le père de quatre ou cinq enfans; ces pauvres mains que vous voyez n'ont travaillé que pour les nourrir; et après les avoir élevés, non sans beaucoup de peine, je me suis dépouillé, pour les établir, du peu que j'avais amassé à la sueur de mon front. Aujourd'hui que je n'ai rien et que je suis hors d'état de gagner ma vie, mes enfans ne sauraient me souffrir. Ils se disputent à qui ne m'aura pas dans sa maison. Je suis ici comme par charité. Si je veux dire un mot, on me ferme la bouche; si je fais quelque représen-

(1) Première Dominicale, t. I, p. 113, 144, « Sur le mariage. »

tation, car vous sçavez, monsieur, que les vieux ont plus d'expérience que les jeunes, on dit que je radote; si je me plains de mon mal, on me souhaite la mort; il n'y a pas jusqu'à mes petits enfans qui m'insultent et qui font leur jouet des infirmités de ma vieillesse. Voilà quelle est ma situation; mais, je vous en prie, ne dites rien de tout ceci à mes enfans; ce seroit encore pis, s'ils sçavoient que je vous ai fait des plaintes. » (1)

Quel est l'enfant, aussi dur soit-il, qui n'ait pas rougi de honte et versé des larmes de repentance à l'ouïe des paroles de ce pauvre père abandonné des siens ?

Mais Réguis ne s'arrête pas à décrire les scènes dont il a été témoin; il pénètre au fond du cœur humain, le fouille jusque dans ses plus secrets replis pour y chercher toutes les fausses raisons derrière lesquelles on se réfugie; il les extrait, les met au jour, si bien que l'auditeur est tout confus de voir démasqués ses sentimens les plus cachés. Quelle vérité dans ce portrait de l'esprit fort ! quelle fine psychologie ! « Prétendu bel esprit, qui faites l'intrépide, et vous montrez ferme comme un roc contre ce que les prêtres vous disent du jugement et de l'enfer; qui traitez tout cela d'histoires de revenans et de contes de vieilles; qui voudriez qu'on vous écoutât comme un oracle, lorsqu'avec un air d'assurance et de mépris qui fait pitié, vous avez la hardiesse de prononcer en pirouettant sur le talon : *Morte la bête*,

(1) Première Dominicale, t. I, p. 105 et 106, « Sur les devoirs des enfans. »

mort est le venin; et cela d'un ton qui annonce non seulement toute la corruption de votre cœur, mais une profonde ignorance en matière de religion et la plus parfaite ineptie en fait de raisonnement; vous le dites, mais êtes-vous intimement convaincu que cette religion n'est qu'une fable?...

Quelle est donc votre position? la voici : Vous dites : Je voudrais bien ne rien croire, mais je sens que je crois encore; venez esprits forts avec vos écrits, vos impiétés, vos blasphèmes, venez au secours de mon incrédulité. Ah ! que cette position est cruelle ! lutter sans cesse contre la vérité; souffler de toutes ses forces contre une lumière qui embarrasse, sans pouvoir arriver à bout de l'éteindre tout à fait ! Je me tue de dire, et je tâche de me persuader qu'il n'y a point d'enfer, que l'âme meurt avec le corps; mais s'il y avoit un enfer et si mon âme étoit immortelle ! Je dis qu'on nous amuse par des fables; mais tout ce qu'il y a eu de plus éclairé, de plus savant, de plus saint, de plus respectable depuis dix-huit siècles, a cru et pratiqué ce que je refuse de croire. Est-il bien certain que tous ces grands hommes n'aient été qu'une troupe d'ignorans, d'imbéciles ou d'imposeurs ? Est-il bien certain que cette religion, si sublime dans sa doctrine, si pure dans sa morale, ne soit que l'ouvrage de l'erreur et du fanatisme ? O incrédules, que vous êtes éloignés de cette tranquillité dont vous faites parade ! » (1)

Dans un autre sermon sur la paix de l'âme, Réguis

(1) Première Dominicale, t. I, p. 377-379, « Sur les moyens d'avoir la paix. »

dépeint le trouble du cœur de l'homme qui n'a pas fait sa paix avec Dieu et qui cherche en vain à étouffer la voix du remords. Quelle analyse profonde ! « Si je me regarde moi-même, si j'approfondis mon cœur, si je confronte mes actions, mes désirs, mes pensées avec la règle éternelle qui les condamne, je me sens déchiré, bourrelé par les remords de ma conscience, le souvenir de la mort que je ne saurois éviter, et qui peut-être est à ma porte, l'idée d'un Dieu nécessairement juste, dont je méprise les commandemens et à la vengeance duquel je ne saurois me soustraire; l'image des peines que j'ai méritées et qui m'attendent; tout cela m'inquiète, m'effraie, me trouble et empoisonne tous les jours de ma vie. Il faut donc, si je veux jouir de quelque tranquillité, que je commence par étouffer les remords de ma conscience, que je lui ferme la bouche, que je la rende insensible à force de la blesser, que je la couvre de ténèbres à force de résister à ses lumières, et ce n'est pas l'affaire d'un jour; elle crie, elle se plaint, elle dispute longtems; et pendant ce tems-là, je suis en guerre avec moi-même. Quand je serai venu à bout d'imposer silence à cet implacable ennemi de mon repos, ce ne sera point assez; il faudra que je la bannisse de ma pensée, que je la chasse tout-à-fait de mon souvenir, que je ne me permette pas la moindre réflexion sur moi-même; autrement voilà le trouble et la frayeur qui recommencent. Quel état ! ne pouvoir vivre en paix avec soi sans se fuir comme on fuirait son plus cruel ennemi. Mais comment se fuir toujours ? comment se distraire continuellement de la vue de soi ? Le cœur de l'impie et du pécheur

est semblable à une mer agitée, cela est vrai. Mais n'y a-t-il pas certains instans de calme où l'on est, pour ainsi dire, forcé d'être tête-à-tête avec ce *moi*? Eh! que devient alors cette paix dont les pécheurs se vantent de jouir? Non, non! ils ont beau faire et beau dire: il n'y en a point pour eux de véritable. *Non est pax impiis* » (1).

Ces exemples suffisent à nous faire comprendre quelle puissance devaient avoir, pour convaincre les âmes, ces portraits si vrais, si frappants, où chacun était obligé de contempler l'image de son propre cœur, qu'il s'efforçait depuis si longtemps d'éloigner de ses regards.

Directe, réaliste, la prédication de Réguis ne pouvait être que pratique grâce à sa méthode. Pratique, voilà bien un des caractères distinctifs de ses discours. Non seulement notre prédicateur ne se perd pas dans les questions métaphysiques, dans les abstractions et les idées générales et parle à ses auditeurs comme à des pécheurs qui ont besoin de repentance et de pardon, mais il n'oublie pas davantage qu'il a devant lui des hommes exposés à toutes sortes de tentations et dont la vocation est cependant de vivre sur la terre en disciples du Christ. Aussi s'élève-t-il sans cesse contre les vices les plus familiers à ses paroissiens: contre l'ivrognerie, l'immoralité, la vanité, avec un courage et une puissance qu'on ne saurait trop admirer et imiter.

Pourquoi, dans nos chaires, n'entendrait-on pas

(1) Deuxième Dominicale, t. II, p. 362, « Sur la paix de la conscience. »

de pareils accents? Notre société est-elle exempte de ces vices honteux? Hélas! il suffit de passer dans les rues de nos villes pour coudoyer de pauvres créatures aux regards vides de tout idéal, au visage pâli par les veilles et la débauche. Il suffit de jeter les yeux sur une affiche, sur un journal, sur la vitrine de nos libraires, pour voir étalé au grand jour le vice sous toutes ses formes. Pourquoi donc le prédicateur n'attaquerait-il pas en face ces vices qui mènent à une ruine certaine notre société? On craint peut-être de blesser les oreilles délicates des mères et des filles qui nous écoutent. Crainte bien puérile assurément! Ces mères et leurs filles n'ont-elles pas senti leur monter le rouge au front tout à l'heure, en venant au temple, lorsqu'elles ont frôlé la robe de cette femme perdue, ou qu'elles ont vu ces scènes hideuses placardées au mur, ou lu tel feuilleton ou tel roman impur? Ne sont-elles pas plutôt scandalisées de ne jamais entendre les prédicateurs chrétiens dénoncer et conspuer énergiquement cette immoralité qui avilit leur sexe et les déshonore. « Qui ne dit rien consent », dit le proverbe. Hélas! que de jeunes gens qui auraient été arrêtés sur la pente du mal si leurs pasteurs leur en avaient inspiré l'horreur. Que de jeunes filles qui n'auraient pas empoisonné leur cœur et leur vie si on les avait mis en garde contre la lecture des mauvais livres!

Le silence est souvent plus éloquent que les meilleurs discours, et le prédicateur, par son silence même, pourrait bien être parfois le complice de Satan. Abandonnons nos scrupules. Jésus n'en avait pas quand il rappelait à la Samaritaine qu'elle avait eu sept maris. Comme Réguis, prêchons sur le mariage

chrétien si nous voulons que les jeunes gens de nos églises soient des pères et des mères dignes de ce nom ; prêchons contre la luxure, contre l'ivrognerie, contre la vanité, contre le bal, contre la mauvaise littérature si nous voulons que la pureté, la tempérance et la sainteté règnent dans notre société. Faisons-le avec tact et austérité, faisons-le avec amour, mais faisons-le. Comme Réguis, soyons pratiques.

Telle est la méthode de Réguis. Nous aurions maintenant à parler de la structure même de ses discours. Le temps et la place nous manquent pour le faire avec quelque détail. Disons seulement que tous ses sermons ont un plan très net : un exode court, simple, souvent saisissant, varié dans la forme et dans le fond. Le sujet y est clairement présenté, le but du discours bien marqué, de sorte que l'esprit de l'auditeur se trouve dès le début captivé et orienté.

L'idée principale de son texte exposée, Réguis entre directement en matière, et, avec une habileté remarquable, passe à la division de son discours qui est toujours simple et nettement indiquée. Deux ou trois divisions tout au plus, jamais de subdivisions scolastiques qui ne sont propres qu'à fatiguer la mémoire et à distraire l'auditeur des grandes vérités qu'on lui prêche. Le péroraison est le plus souvent une prière précédée d'un appel pressant et d'un rapide résumé des principales idées du sermon.

CHAPITRE II

LE STYLE

Nous serons court sur ce point. Les citations que nous avons faites ayant déjà donné une idée assez complète du style de Réguis.

Réguis n'écrivait pas ses sermons avant de les prêcher. Mais après avoir médité le sujet qu'il se proposait de traiter, après avoir imploré ardemment les secours du Seigneur, il montait en chaire, s'abandonnait à la ferveur de son zèle, et trouvait au milieu de cette action et de cette réaction que le prédicateur et son auditoire exercent l'un sur l'autre, une foule d'idées et de mouvements que jamais (il ne se lassait pas de le répéter), il n'eût rencontrés dans le calme silencieux de son cabinet. Puis, aussitôt que le service divin était terminé, il rentrait chez lui et se hâtait d'écrire ce qu'il venait de dire (1).

Réguis improvisateur, nous l'aurions supposé sans

(1) Voir *Avis à l'édition des Discours de Réguis pour les protestants*, Genève, 1829.

qu'on nous l'eût dit; non pas à cause des négligences ou des imperfections de son style : il est, au contraire en général bon, même remarquable; mais à cause de la puissance, de la chaleur et de l'émotion communicative de sa parole.

Spurgeon, Finney et avec eux tous les grands prédicateurs populaires ont adopté cette méthode : « Nous ne recommandons pas d'apprendre les sermons par cœur et de les répéter de mémoire, disait Spurgeon à ses étudiants, c'est à la fois un exercice fastidieux d'une faculté inférieure de l'esprit et une négligence indolente des facultés supérieures » (1).

Certes nous ne saurions trop approuver cette méthode bien que nous connaissions les dangers auxquels elle expose. Il est incontestable qu'une improvisation préparée avec soin est de beaucoup plus puissante que le meilleur sermon écrit et récité; car, il faut bien le reconnaître, ce qui ôte tant de force à la parole des prédicateurs c'est le factice, l'art qui ne laissent pas de s'y montrer. En vain l'orateur cherche-t-il à rendre dans son débit l'émotion qu'il a éprouvée quand il écrivait son discours, l'auditeur ne s'y laisse pas prendre; son cœur reste froid parce que la chaleur même qu'on veut lui communiquer n'est qu'empruntée ou plutôt n'est qu'une image de la flamme qui seule pouvait le réchauffer.

Sans doute Spurgeon, Finney, Régis n'auraient jamais prêché avec autant de force et de succès s'ils n'avaient pas improvisé, mais jamais aussi leur parole n'aurait été plus faible si elle n'avait pas été ali-

(1) *Lectures to my students*, first series, p. 153.

mentée au foyer du travail, de la réflexion, de l'expérience et de la prière.

Mais laissons cette question. Régis a écrit ses discours après les avoir prononcés. Consultons-les donc pour connaître son style.

Le style du curé de Gap est tour à tour simple et populaire, réaliste et élevé. Le plus souvent Régis s'adresse à ses paroissiens comme un ami à ses amis, comme un père à ses enfants; il cause, il ne prêche pas. Il emploie les comparaisons, les images les plus familières pour bien faire saisir sa pensée.

Voici comment il montre que Dieu nous aime même lorsqu'il nous éprouve et nous afflige :

« ... C'est une maladie, une mort, une peste qui vous désolent, et vous êtes inconsolable. Mon pauvre enfant, si vous sçaviez tout le bien qui peut en revenir à votre âme, vous seriez bientôt consolé; vous vous réjouiriez, au lieu de vous abandonner au chagrin comme vous faites. Un petit enfant crie parce que sa mère lui arrache des mains un couteau avec lequel elle prévoit qu'il se seroit blessé; un autre ne se sent pas de joie quand on lui donne pour l'amuser une chose qui brille ou fait du bruit; vous lui voyez donner toute l'attention dont sa petite âme est capable, à construire un château de cartes, ou à bâtir une maison de boue; voilà précisément ce que nous sommes, des enfans; nous courons après des misères, nous jugeons des biens et des maux, comme les aveugles jugent des couleurs; de là vient que la plupart du tems, comme nous disions dimanche dernier, ce qui devoit nous affliger nous réjouit et ce qui devoit nous réjouir nous afflige. Uniquement

occupés des choses de ce bas monde, nous ne comptons pour rien les richesses de la grâce. Excessivement sensibles à toutes les peines qui nous arrivent, nous ne sentons pas les avantages qu'elles peuvent nous procurer. Courant comme des insensés après tout ce qui flatte nos goûts et nos passions, nous ne faisons pas réflexion combien ce que nous désirons si fort nuirait au salut de notre âme » (1).

Du reste cette simplicité, ce n'est pas par hasard qu'il la rencontre, il la recherche, la demande à Dieu pour lui et pour tous les prédicateurs de l'Évangile : « Donnez-moi donc, ô mon Dieu ! donnez à tous les ministres chargés d'annoncer votre parole le goût de cette aimable simplicité qui est un de ses principaux caractères. Qu'il n'y ait dans notre langage, dans notre ton, dans nos gestes, dans tout notre extérieur, rien qui sente la vanité, l'affectation, l'envie de plaire autrement que selon vous et en Jésus-Christ » (2).

Simple, Réguis ne craint pas d'être populaire dans son langage. Il emploie parfois les expressions mêmes du peuple. Il dira, par exemple, à une jeune fille qui veut absolument épouser un jeune homme qu'elle sait être un buveur et un libertin « vous en êtes *coëfée*, vous l'aurez » ou à un médisant « *vous le déchirez à belles dents* » ou à un avare « tu en veux ; eh bien ! tu en auras ; en voilà donc *jusqu'à la gorge* ; engraisse, engraisse-toi comme une victime destinée aux supplices de l'enfer. Bois, mange, donne-toi toutes sortes de plaisirs, contente toutes tes passions, nage dans

(1) Première Dominicale, t. I, p. 439, « Sur la confiance en Dieu. »

(2) Deuxième Dominicale, t. II, p. 393, « Sur le bon pasteur. »

l'abondance, mais tu mourras demain et passeras donc, puisque tu le veux, à une faim, à une soif, à une misère éternelle » (1).

Il cite même parfois les dictons populaires : « Le monde dit à l'avare : garde cet argent, on ne sait ce qui peut arriver : *il faut une poire pour la soif* ». Ces mots sont rares. En général Réguis a un style noble sans recherche. Il est éloquent plus par la pensée et l'onction que par la rhétorique, car jamais il n'a eu la faiblesse de sacrifier quelque chose à la forme. Sa préoccupation constante et unique est de toucher les cœurs et de confesser Christ. Aussi pourrait-on caractériser son éloquence : la conviction qui entraîne et force les volontés.

Ici les exemples abondent, nous n'avons que l'embarras du choix. Écoutez cette description de la mort, ou plutôt ce discours que prête Réguis à la grande ennemie de l'humanité :

« Regardez-moi bien, nous dit-elle : ne craignez pas de m'envisager, ma figure est hideuse, elle vous épouvante, mais il faut vous y faire : cette figure est la parfaite image de ce que vous serez un jour : vous deviendrez tel que vous me voyez trait pour trait. Voilà ce que sont devenus et comme j'ai traité vos parens, vos amis, vos connaissances. Venez, venez, descendez avec moi dans le tombeau : ouvrez ce cercueil, développez ce suaire ; vous frémissez ; n'importe, découvrez, voyez et considérez le cadavre de cet avare, de cet ivrogne, de cet impudique, de cet impie qui a fait tant de bruit et tant de mal dans le

(1) Deuxième Dominicale, t. I, p. 371, « Sur la foi. »

monde, de cette femme que tout le monde idolâtroit, et qui s'idolâtroit elle-même. Voyez et considérez : c'est là mon ouvrage.

« J'aime à surprendre et à frapper subitement celui qui ne m'attend pas et qui ne pense point à moi. Pendant que son esprit est tout entier à ses plaisirs et aux choses de la terre, j'entre dans sa maison, je l'étends dans son lit, je suce le sang de ses veines, je bois, j'épuise, je taris en lui toutes les sources de la vie, je répands la pâleur sur son visage, je glace toutes les parties de son corps, je lui arrache son âme, et comme un loup affamé emporte dans sa tanière la proie qu'il vient d'égorger, j'entraîne ici ce cadavre où je le dévore dans les ténèbres. Voyez et considérez, c'est ainsi que vous serez traité un jour, et ce jour n'est pas si loin que vous pourriez bien le croire.

« Sortez à présent, et que l'image de ce que vous venez de voir, vivement empreinte dans votre esprit, ne vous permette pas de perdre jamais de vue votre fin dernière. Allez, madame, allez passer deux heures devant votre miroir et voyez-y non pas ce que vous êtes, mais ce que vous serez dans peu. Allez, impudique, allez à vos plaisirs infâmes, et imaginez-vous me voir dans cette créature qui vous a tourné la tête, qui a corrompu votre cœur, qui vous fait faire tant de sottises. Allez, avare, allez compter votre argent, et souvenez-vous que je compte ainsi par mes doigts tous les instans de votre vie, et que mon compte sera plutôt fini que le vôtre. Allez, ivrogne, et vous qui faites un Dieu de votre ventre, allez vous remplir de vin, de viandes, de crapule, et sçachez que bientôt je m'enivrerai de votre sang et m'engraisserai de votre

cadavre. Allez, âme lâche, allez vous venger de votre ennemi ou déchirer la réputation de votre frère, je vous déchirerai à mon tour; votre langue sera dans ma main comme une feuille sèche qu'on jette au feu et dont il ne reste pas le moindre vestige » (1).

Assurément Bossuet n'a pas trouvé d'accents aussi éloquents dans son discours « Sur la Mort ».

Le réalisme qu'on trouve dans ce morceau est porté souvent beaucoup plus loin encore par Réguis : il s'agit de la crainte que la pensée de la mort produit chez ceux qui ont mis tout leur cœur dans les biens terrestres : « Je ne suis pas étonné, madame, qu'attachée comme vous êtes au monde et à votre personne, l'image de la mort et de l'état où elle doit vous réduire n'ait rien que d'effrayant et d'insupportable à vos yeux. Cette idole de chair que vous ornez avec tant de complaisance, que vous promenez avec tant d'orgueil, que vous entretenez à si grands frais, et avec tant de délicatesse, cette idole sera tout à coup renversée; elle fourmillera de vers. La pourriture et les vers seront votre frisure; la pourriture et les vers seront votre fard; la pourriture et les vers seront vos pendans d'oreilles, vos diamans et vos pierreries; la pourriture et les vers succéderont enfin à ce que vous appelez les ris et les grâces. Votre miroir ne vous dit rien de tout cela; je me trompe : il n'est pas de jour qu'il ne vous en parle. Les efforts que vous faites pour retenir cette figure qui passe ne vous disent-ils pas qu'elle passe? que vous

(1) Première Dominicale, t. II, p. 185, « Se préparer à la mort. »

l'embrassez en vain et que vous ne tenez rien » (1)?

Ce réalisme touche au cynisme. — Parfois il dépasse les limites du bon goût. On rencontre par-ci par-là certaines expressions qui choquent, et frisent le trivial. Cependant il ne faut pas être trop sévère. Réguis parlait au XVIII^e siècle à des paysans qui n'étaient pas aussi délicats que nous et qui avaient besoin, pour être frappés, plutôt de fresques aux larges teintes un peu exagérées que de peintures à la Mignard.

Voici un dernier exemple. Réguis condamne le luxe et la toilette :

« Parez-vous, madame, frisez vos cheveux, coëffez-vous à la Grecque, à la Turque, à la Française ; ornez votre tête, peignez votre visage, étalez dans vos habillemens pompeux toute la vanité du monde à qui vous voulez plaire : votre âme n'en est pas moins dans la plus honteuse et la plus affreuse nudité, puisqu'elle est dépouillée de Jésus-Christ. Joignez à tous ces ornemens la beauté la plus parfaite et la plus rare : un verset, un petit verset du xi^e chapitre des Proverbes va vous faire rougir. Savez-vous à quoi le Saint-Esprit vous compare? Votre beauté, vos ornemens, je n'ose le répéter, je ne le dis qu'à regret, je vous demande pardon : votre beauté, vos ornemens sont comme un anneau d'or au muzeau d'une truie » (2).

Cette parole rude, si mordante se change souvent en un langage doux, poétique comme le chant de

(1) Deuxième Dominicale, t. IV, p. 197, « Sur la mort. »

(2) Deuxième Dominicale, t. II, p. 31, « Sur le péché. »

l'oiseau. Quelle belle description du premier âge de la vie! « ... On y trouve les jeux et les ris ; l'air y est pur et le ciel toujours serein ; ou s'il s'y élève quelques petits nuages, ils ne s'y arrêtent point, et disparaissent aussitôt. Des mœurs innocentes, des manières naïves et enfantines, un langage aimable, une franchise qui ne se méfie de rien et ne tend des pièges à personne, des jours sans afflictions, des nuits sans inquiétude, un sommeil tranquille : c'est une campagne émaillée de fleurs naissantes ; c'est comme le matin et l'aurore de la vie. Ni les chagrins dévorans, ni les noirs soucis, ni aucune des passions qui souillent le cœur ou le troublent ne sont connus à cet âge... » (1).

Comment ne pas admirer ce style qui prend toutes les formes suivant la nature du sujet traité : tantôt simple et familier, doux et poétique, tantôt réaliste et élevé, partout approprié aux habitudes, aux mœurs, à l'éducation, à l'intelligence, voire même au vocabulaire des auditeurs.

Sans doute Réguis n'est pas ce qu'on appelle un grand orateur, il n'a pas le brillant et la pompe du langage de Bossuet ou de Bourdaloue. Il est plus humble mais non moins grand peut-être à sa façon. Je m'imaginais que ses discours, même au point de vue littéraire, lui donnent une place fort honorable parmi les prédicateurs de la chaire et que s'il fallait aujourd'hui choisir entre son genre et celui des orateurs du XVII^e siècle, beaucoup préféreraient le sien.

(1) Deuxième Dominicale, t. I, p. 168, « Sur l'homme voyageur. »

CONCLUSION

Voulons-nous être populaires, imitons Régis dans son style comme dans sa méthode. Comme lui, parlons pour être entendus. Débarrassons notre langue des termes techniques et philosophiques; empruntons nos images et nos comparaisons à la nature qui nous environne, aux divers métiers, aux objets qui préoccupent nos paroissiens. Surtout évitons le style pompeux, ampoulé, déclamatoire. Il a fait son temps. Avec la société, que la prédication se démocratise. La France bourgeoise de M. Carnot a remplacé à jamais la France royale de Louis XIV. Maintenant que toutes les aristocraties s'écroulent, que celle de la chaire disparaisse à leur tour. Personne n'y perdra rien; tout le monde, au contraire, y gagnera. Avant tout, ce que les auditeurs, même les plus savants, cherchent dans un discours religieux, ce n'est pas tant un style élégant et poli qu'un aliment à leur piété, que la vue de portraits frappants où ils apprennent à se connaître. Si le discours touche

leur cœur et étanche leur soif de vérité et de pardon, il n'est pas à craindre qu'ils s'occupent du reste. D'ailleurs, sur les bancs d'un temple, tous les hommes se font simples pour écouter les vérités divines; et comme disait Pascal, « Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable ».

Voulons-nous donc être puissants, ne dénaturons pas l'Évangile. Prêchons-le comme Réguis avec tout le courage, avec toute l'ardeur, avec toute la foi dont nous sommes capables et aussi avec toute la simplicité et toute la clarté nécessaires aux simples et aux ignorants. Comme lui, étudions le cœur de l'homme, fouillons toutes ses retraites, même les plus obscures, et pour cela, commençons par sonder le nôtre. Descendons-y souvent, parcourons-le en tous sens. Étudions-le aussi chez nos paroissiens par une observation patiente de leurs sentiments, de leurs paroles et de leur vie, de sorte que nous tracions du dehors et du dedans des images si vraies qu'ils se trouvent tout entiers et tels qu'ils sont dans nos discours. En un mot, que notre prédication soit simple, réaliste et populaire, surtout qu'elle soit remplie du souffle de l'Esprit-Saint qui donne la vie aux os desséchés, et les jours d'autrefois pourront se lever encore sur nos églises. Nos temples déserts seront trop petits pour contenir les foules enthousiastes qui viendront louer l'Éternel et la moisson déjà jaunissante, immense et belle, sera recueillie dans les greniers éternels. Le règne de Dieu sera venu sur la terre.

Notre étude, quelque imparfaite qu'elle soit, n'aura pas été vaine si elle a pu nous engager nous-même et plusieurs autres ouvriers de Dieu à imiter le curé de Gap!

THÈSES

I

La prédication est en France trop didactique et trop académique. Elle gagnerait à être simple, populaire et réaliste.

II

Jusqu'ici, les pasteurs ne se sont pas assez occupés de la jeunesse. Il est temps qu'ils comprennent qu'elle a droit à toute leur sollicitude. Des unions chrétiennes de jeunes gens et de jeunes filles devraient être fondées dans toutes les Églises.

III

Le pasteur doit favoriser autant que possible l'activité des laïques pieux dans l'Église, s'il veut les retenir dans son sein, et développer en eux la vie divine.

IV

L'Église est la communion des âmes en Jésus-Christ. Donc, tous les chrétiens, bien qu'ils appartiennent à des églises différentes, font partie du même corps et sont les membres les uns des autres.

V

L'alliance évangélique n'est pas seulement un devoir pour tout vrai chrétien, elle est une nécessité.

VI

La conversion est le point de départ de toute vie chrétienne. Demander à quelqu'un de produire les fruits de l'Esprit, s'il est inconverti, c'est, comme dit l'Évangile, vouloir cueillir des raisins sur des épines, et des figues sur des chardons.

VII

Notre théologie s'inspire trop exclusivement de l'enseignement de saint Paul; elle ne remonte pas assez directement aux paroles mêmes du Christ.

VIII

Il serait à souhaiter qu'il y eût dans nos Facultés

de théologie un cours spécial d'exégèse des Évangiles.

IX

La Sainte-Cène, qui est un grand moyen de bénédictions, ne confère par elle-même aucune grâce *spéciale* au chrétien qui y participe.

X

Les peines éternelles ne sauraient porter atteinte à l'amour infini de Dieu, puisqu'elles sont la conséquence de la liberté humaine.

XI

Nier la préexistence du Christ, c'est amoindrir l'amour de Dieu, car si Christ n'est pas préexistant, quel sacrifice Dieu a-t-il fait? Ce n'est plus son fils qu'il livre, c'est une créature quelconque.

XII

Nier la préexistence du Christ, c'est diminuer la grandeur de son sacrifice et de son amour.

XIII

Nier la préexistence du Christ, c'est ôter au péché

sa gravité, puisque un simple homme aidé de l'Esprit de Dieu l'a vaincu et enlevé.

Vu par le Président de la soutenance :
Montauban, le 30 mai 1891.

JEAN MONOD.

Vu par l'assesseur du Doyen :
JEAN MONOD.

Vu et permis d'imprimer
Toulouse, le 1^{er} juin 1891.
Le Recteur,
CL. PERROUD.
